



C'est la première fois que nous célébrons cet armistice qui marque la fin du second conflit mondial alors que se déroule aux portes de l'Europe une guerre qui porte en elle les germes d'un troisième conflit.

C'est la troisième fois que nous avons vécu des élections présidentielles qui ne nous proposaient qu'un choix entre populisme et ultralibéralisme, confirmant ainsi le naufrage de la social-démocratie.

Y-a-t-il une corrélation entre ces deux faits ?

Comment est né le populisme ?

Le populisme est d'une certaine manière l'héritier des Bonaparte et du boulangisme par sa combinaison entre l'appel à l'État fort, la méfiance à l'égard de la représentation et des médiations, le rejet de l'étranger et une apparente mais fausse fidélité à l'héritage social de la Révolution française.

Voici des années qu'on évoque « l'extrême droitisation » de la société... Toute la société ? Ce serait sans doute aller un peu vite en besogne. La maladie touche avant tout la vie politique. Car les questions qui taraudent les citoyens sont d'abord sociales et environnementales. Et les thématiques agitées par les leaders populistes sont déconnectées des premières préoccupations des gens. Plutôt que de répondre à leurs souffrances, aux exigences salariales, à la baisse du pouvoir d'achat, au besoin de service public, à la crise climatique, ces leaders banalisent le pire.

Cette structuration et cet élargissement décomplexé de l'arc d'extrême droite est autant à mettre au débit de la politique néolibérale menée ces dernières années qu'à la lâcheté des forces politiques traditionnelles déboussolées.

Que sont devenu les grands partis dits « structurants » de la vie politique française ?

A force de courir après les thématiques imposés par le populisme, ils sont devenus des micro-partis crédités de scores epsilonques !

Comment est né l'ultralibéralisme ?

L'ultra-libéralisme a été conçu et diffusé par des jeunes gens brillants, sélectionnés pour entrer dans des écoles en leur posant des problèmes qui sont univoques : ils n'ont qu'une seule solution et ils sont bien posés. C'est-à-dire que dans l'énoncé, ils ont toutes les informations pour trouver la solution.

Or, la vie est essentiellement faite de problèmes mal posés pour lesquels nous n'avons pas toutes les informations. Il est dès lors compréhensible que les algorithmes proposés par ces jeunes gens brillants n'aient conduit qu'à saccager la planète et à creuser les inégalités.

C'est étrange, mais, ou est passé le mot et l'action politique dans ce contexte ?

Le Po Li Ti Que ! c'est ce qui à été déconstruit par cette génération !

Je vais tenter de mettre en évidence cette mécanique par un exemple relativement simple.

Considérons la politique énergétique :

Quel va être l'énoncé du problème ?

Première formulation : « Je veux qu'on consomme moins de carburant fossile parce que ça fait trop de CO₂, ce qui est détestable pour l'évolution du climat. »

Deuxième formulation : « Je veux augmenter le PIB. Les grandes entreprises du secteur de l'énergie contribuent pour près de 2% de ce PIB, auxquels s'ajoutent les 2% de la facture import énergétique. Je veux faciliter leur développement en répondant aux attentes de leurs propriétaires (les actionnaires), c'est-à-dire que je vais alléger les contraintes fiscales et réglementaires. »

Troisième formulation : « Je ne veux pas consommer de carburant fossiles parce que je n'ai pas envie de dépendre de la Russie et des pétro-monarchies du Golfe »

Quatrième formulation : « Je dois définir une politique de prix supportable par les usagers »

Quel est la bonne formulation?

Aucune des 4, parce que toutes les 4 à la fois, avec toutes les contradictions qu'elles impliquent, forment une problématique plus compliquée que le plus compliqué des problèmes d'algèbre.

Il est temps de réhabiliter la pensée complexe et de réintroduire le terme politique dans l'énoncé des problèmes : c'est l'insertion du sens commun qui rendra le pouvoir dérobé jusqu'alors par nos brillants jeunes technocrates.

Quel espoir face à ce triste constat ?

En mai 1945, l'armistice marquait le début d'une période de trente ans de croissance, d'amélioration du niveau de vie et de mise en place d'un système de sécurité sociale sur les bases établies par le conseil national de la Résistance – même si nous avons mal évalué le coût écologique de tout cela- et de 75 ans de paix relative sur notre continent. Après tout ce n'est pas si mal et la social-démocratie n'a pas eu que des effets négatifs.

Or imaginez ce qu'avaient sous les yeux les témoins de cet événement dans le Berlin de ce printemps 1945 ? Une ville enserrée dans un étau d'unités blindées et de pièces d'artillerie, des bâtiments éventrés par les obus, aux murs noircis par les incendies et des populations fuyant affamés et hagards sur les routes.

Il y a bien sûr une petite différence qui n'est pas mince : le libérateur d'alors, qui écrasait le nazisme, qui est peut-être la forme la plus élaborée d'association entre populisme et ultralibéralisme, est l'agresseur d'aujourd'hui.

Nous avons aujourd'hui les mêmes images. Malgré les pièges du populisme et les leurres de l'ultra-libéralisme, en oeuvrant au niveau local qui est le nôtre, tentons de conserver l'espoir et de gérer la même évolution pour s'en sortir ?

